

B i b l i o t h è q u e
des
IDÉES

**La puissance
du
rationnel**

par

DOMINIQUE JANICAUD

nrf
Éditions Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1985.*

Extrait de la publication

Nescis, mi fili, quantilla ratione mundus regatur.

AXEL OXENSTIERNA ¹.

1. Cité par L. von BERTALLANFY, *Théorie générale des systèmes*, trad. J.-B. Chabrol, Paris, Dunod, 1973, p. 120. Il existe une version différente du même mot :... *quantilla prudentia homines regantur*.

Avant-propos

Puissance ou impuissance du rationnel?

La puissance du rationnel? Il vaudrait sans doute mieux parler de son impuissance : à maîtriser les passions et les folies de l'homme du xx^e siècle, à gouverner les États et guider la planète vers une paix stable et définitive, à conduire le progrès scientifico-technique, à établir indiscutablement sa propre essence ainsi que sa relation à l'être et aux valeurs.

Ce premier constat a déjà deux conséquences. L'une, qu'il est devenu impossible d'organiser la connaissance et l'action à partir d'une prétendue omnipotence de la rationalité : aux quatre points stratégiques qui viennent d'être envisagés (l'individualité, l'État, la techno-science, la souveraineté philosophique), le rationalisme intégral est en échec; un recours au système métaphysique le plus ambitieux de la rationalité, celui de Hegel, ne peut renverser cette situation, bien au contraire. L'élaboration purement rationnelle d'une maîtrise de la conscience de soi est plus que jamais une entreprise exceptionnelle et fragile, le privilège des vrais philosophes – aujourd'hui comme du temps de Hegel; les rationalisations de la psychologie produisent certes des conditionnements massifs, mais soit ceux-ci étouffent la personnalité, soit laissent seule pour assumer ses plus fines singularités. Au niveau politique, Hegel lui-même ne prétendait dégager une rationalité parfaitement organique qu'en produisant l'*Idée* de l'État, de la société civile et du droit abstrait; de nos jours, la planification des méthodes de gouvernement, de l'administration et des rouages étatiques laisse intacte la responsabilité d'un chef ou

d'une équipe dirigeante lorsque des choix politiques vitaux sont nécessaires, sans qu'aucune instance scientifique soit en mesure de conseiller – mais surtout d'appliquer – des solutions susceptibles de s'imposer comme indiscutablement rationnelles et exclusivement adéquates. L'onto-théologie hégélienne pouvait encore prétendre détenir la finalité d'un progrès scientifico-technique qui ne s'était ni autonomisé ni accéléré; il n'était déjà pas évident que tous les secteurs du savoir scientifique pussent entrer dans la logique spéculative, que les aliénations induites par le machinisme naissant fussent intégrales dans un système de besoins compatible avec l'épanouissement d'une société civile digne de ce nom. Enfin, quant à l'essence même de la rationalité, quant à la relation de celle-ci envers l'être et les valeurs, l'unité systématique et souveraine fait là encore défaut : en se spécialisant et en se formalisant, la scientificité met de côté les questions dernières et se soucie moins que jamais – sauf en des tentatives marginales – de l'éternel; l'interdisciplinarité ne saurait passer même pour une pâle réplique de la sûreté triomphante de la *Wissenschaft* hégélienne. Les rationalismes du xx^e siècle s'abritent derrière les réussites scientifiques et techniques pour mieux laisser de côté toute question trop originaire ou métaphysique, ou pour mieux s'enclorre dans quelques formules idéologiques rassurantes ou mobilisatrices. Mais de maîtrise définitive du rationnel comme tel, point.

La seconde conséquence doit-elle être le constat de l'impuissance de la rationalité? Nullement. Sa toute-puissance une fois exclue, il reste à déterminer – ce n'est pas une mince tâche – dans quelles limites s'exerce la puissance du rationnel. Mais y a-t-il des limites tracées au cordeau? Une région de la réalité est-elle aujourd'hui à l'abri de la rationalisation? Aux quatre points stratégiques signalés plus haut, la rationalité ne cesse pas d'« intervenir ».

Jusque dans le constat qui vient d'être fait de l'absence d'un *règne* de la raison, des champs de rationalisation ont été reconnus au passage. Menacé par les conditionnements ou les techniques qui visent directement à le contrôler, l'individu se voit également doté – si du moins il n'est pas trop défavorisé socialement – de procédures d'analyse, de recours thérapeutiques et culturels, d'une variété et d'une quantité jusqu'ici inégalées d'informations. Quel que soit le degré de socialisation ou d'intégration de la personne, celle-ci est incontes-

tablement soumise à de multiples « rayonnements » rationnels. Ce fait est encore plus patent au niveau politique : l'État moderne – qu'on s'en réjouisse ou non – dispose d'une batterie impressionnante de procédures d'inventaire, de contrôle et d'« incitation », combinant l'apport des sciences humaines, des techniques de la communication et d'équipements technologiques sophistiqués; là encore, la rationalité joue le rôle d'un courant électrisant le corps social et surtout ses élites intellectuelles. La techno-science a beau ne pas être maîtrisée par une raison souveraine, être même emportée par une dérive peut-être catastrophique, elle est le lieu même de l'expansion principale de la rationalité, formidable poussée qui bénéficie de l'effet cumulatif des connaissances et des procédés ainsi que d'une colossale concentration des moyens dans la conduite de la « politique de la science » et de la stratégie industrielle. Enfin, comment nier que l'intelligibilité philosophique, si négligée qu'elle soit par les instances dirigeantes, si diverse et fragile qu'elle apparaisse aux philosophes eux-mêmes, a dû et doit encore assimiler l'ensemble de ces mutations, dresser une nouvelle carte de la rationalité et témoigner, fût-ce à travers ses déchirements et ses incertitudes, de la puissance du rationnel?

Un point déjà s'avère acquis : la raison ne règne ni directement ni intégralement sur le monde, comme le ferait un monarque ou un Grand Horloger ou encore son image divinisée par la Révolution; mais tout reste encore à faire pour résoudre l'énigme que propose le monde actuel à un esprit encore capable d'étonnement : l'immense transformation technico-scientifique qui se poursuit et qui accroît sans cesse sa puissance et ses effets s'exerce, en un sens, au nom de la rationalité; en tout cas, c'est bien par la médiation d'innombrables procédures rationnelles, théoriques, techniques, pratiques, qu'elle assure son emprise sur le monde. « La science moderne – écrit Jean Ladrière – est étroitement associée à un pouvoir sur les choses, et sur l'homme lui-même, et c'est pourquoi elle apparaît liée à la technologie au point d'en être indiscernable ¹. » Aussi en vient-on à doter le rationnel – du moins en ses configurations technico-scientifiques – des attributs effectifs de la Puissance, parce que, se substituant aux

1. Jean LADRIÈRE, *Les Enjeux de la rationalité*, Paris, Aubier-Unesco, 1977, p. 28.

mythes, aux rites et aux cultures traditionnels, il devient le refuge, le signe ou le modèle de l'ordre universel et même du sens de la vie. Du coup, l'homme (individu, classe ou genre) s'honore d'en être l'agent et c'est à sa source qu'il vient s'enivrer des délices du pouvoir. Cette opérativité mondiale se répand désormais sans instruments de culte : infiniment plus efficaces que des temples positivistes ou maçonniques, grands laboratoires et complexes industriels, bureaux d'étude et conseils d'administration coordonnent et planifient la « rationalisation » de ce monde que l'école de Francfort décrit comme voué à l'Administration totale.

Antinomie : le monde n'a jamais été aussi rationalisé ; la raison n'a jamais été aussi impuissante. Puissance ou impuissance du rationnel ? Plutôt que de figer cette question en une configuration définitivement formalisée – qu'elle soit purement antinomique, factuellement contradictoire ou seulement indécidable –, il convient sans doute de revenir aux conditions de sa position, en s'interrogeant sur ce qu'on entend exactement par raison, rationnel, rationalité dans ces différentes propositions et constatations.

Le rationnel en question.

Si ce discours sur la puissance et l'impuissance du rationnel a une vraisemblance minimale (pour transposer Pascal, nous avons une idée de la rationalité « invincible à tout le pyrrhonisme », laquelle ne cesse d'être instruite – semble-t-il – par l'expérience), il reste cependant exposé à une objection de principe : ne présuppose-t-on pas une définition du rationnel ? Comment prêter ou reconnaître puissance ou impuissance à une « notion » ou une « réalité » encore vague, indéfinie ?

Le rationnel n'est assurément pas un *contenu* ordinaire, une chose parmi les choses, un étant entre autres. Je ne trouve pas du rationnel tout prêt, présentable à mes yeux émerveillés, dans l'expérience quotidienne et même celle du « dimanche de la vie ». Plus exactement : le rationnel qui *peut* se présenter à moi dans l'expérience n'est éventuellement une sorte de « prêt-à-porter » intellectuel qu'à la suite d'une *élaboration* sociolinguistico-historique considérable. Une conséquence élémentaire doit en être tirée, après Kant : le rationnel n'est pas un objet de l'expérience, plus généralement : n'est pas d'origine

empirique, du moins d'origine uniquement empirique. Certes, l'empirisme ne s'avoue pas vaincu pour autant : ce qui m'apparaît comme non empirique ne résulte-t-il pas de « conjonctions habituelles » comme le dit Hume? On voit d'emblée que la définition réelle du rationnel (distinguée des trop faciles définitions nominales qui n'apprennent rien : « rationnel : faculté de la raison », « exercice cohérent de la rationalité », etc.) s'éloigne lors même qu'on croyait tenir une distinction évidente : si le rationnel n'est pas un contenu empirique, n'est-ce pas la *forme* de tous les « objets », « entités », « réalités » que j'identifie comme rationnels? Mais qui dit forme identificatrice dit jugement ; plus précisément, au niveau philosophique : une définition de la rationalité du rationnel impliquera une théorie du jugement, comme chez Kant déjà cité. La première conclusion à tirer de cette brève analyse est la suivante : le rationnel ne peut être défini sans qu'il soit lui-même partie prenante en tant que forme et non simplement contenu. Mais cette intervention de la *forme* du rationnel à son propre propos frappe paradoxalement, d'avance, d'insuffisance toute définition formelle qui laisserait de côté cette circularité du rationnel, cette auto-anticipation d'un concept qui déborde tous les concepts puisqu'il en propose la norme.

Par ailleurs et du même coup, si la définition du rationnel ne peut être immédiate, il en est de même pour toute « délimitation ». Comment décider que ceci est rationnel, cela ne l'est pas, puisque cette entreprise dépend d'une définition qu'on ne possède pas? Si on le décide *a priori*, on présuppose de nouveau à titre de critérium une condition de possibilité de l'expérience, on décide que des jugements *a priori* sont possibles, possibilité en vertu de laquelle s'effectue le jugement philosophique fondamental qui articule ce discours. On revient à une théorie transcendantale du jugement et de la rationalité.

Le caractère non empirique, non immédiat du rationnel fait donc signe dans une direction inverse de la pure et simple définition : l'« autonomisation ». Qu'entendons-nous par là? Puisque la définition du rationnel s'avère circulaire, impliquant justement à titre de forme déterminante ce qu'on veut définir, il est tentant de partir maintenant du définissant et d'en faire l'instance décisive, sous deux formes : transcendantale ou transcendantale. L'« autonomisation » n'est autre que cette tendance immanente à la raison et que Kant nomme « méta-

physique naturelle » : la projection réalisante du cercle par quoi la rationalité se présuppose elle-même. Sous sa forme transcendante cette autonomisation donne une instance substantielle : *Nous* (ou *Logos*) divin dont l'homme s'approprie plus ou moins complètement l'efficace et par rapport auquel il va définir, comme chez Platon, une hiérarchie des degrés de connaissance. La forme transcendantale est la version ultime de l'anthropologisation de cette instance suprême : solution plus fine imposée par les contradictions du rationalisme substantialiste, elle critique l'autonomisation objectivante pour la retourner du côté du sujet, mais du sujet transcendantal. Nous retrouvons le transcendantal, condition de possibilité de l'expérience en général et de ses objets. Mais que veut dire « condition de possibilité » ? Si on le comprend assez aisément à propos des catégories, ne se heurte-t-on pas à un *lucus a non lucendo* quand on se tourne vers la rationalité elle-même, en tant que telle ? La rationalité transcendantale apparaît alors comme sa propre condition de possibilité. Même si cette circularité est « hypothéquée » par la corrélation avec l'expérience – pour autant qu'on a quitté la sphère de la raison pure et qu'on se préoccupe d'une connaissance déterminée –, elle n'en révèle pas moins cette auto-anticipation que la rationalité manifeste d'emblée.

Bien entendu, on a toujours le droit et la possibilité de refuser de prendre en considération cette autonomisation du rationnel. On se donne ce droit, si l'on assume cette auto-présupposition de la rationalité comme la condition même de toute démarche scientifique et si l'on « prouve » la rationalité du rationnel, non pas en général, mais par l'exercice déterminé de ladite rationalité dans un domaine formel ou expérimental. Ainsi Quine ne s'attarde-t-il pas, au début de ses *Méthodes de logique*¹, à définir le rationnel en soi ou même la Logique. Après un rappel aussi rapide que possible de l'objet de la logique², on passe tout de suite à son exercice effectif sous la forme d'un exposé de la formalisation des « fonctions de vérité ». Dans quelle mesure cette manière de procéder est-elle justifiable ? Dans la mesure même où toute science, au

1. Willard V. O. QUINE, *Méthodes de logique*, trad. M. Clavelin, Paris, Colin, 1972.

2. « Comme toute science, la logique a pour tâche la poursuite de la vérité. Ce qui est vrai, ce sont certains énoncés ; et la poursuite de la vérité, c'est l'effort pour séparer les énoncés vrais des autres, ceux qui sont faux » (*op. cit.*, p. 11).

sens moderne, est avant tout *opérateur* c'est-à-dire – comme le rappelle Ladrière ¹ – ne se définit ni par la recherche de ses propres fondements ni par l'explicitation de l'ensemble de ses implications, mais par la mise en œuvre de procédures précises de transformation, formalisation, thématisation, généralisation, constitution de réseaux de coappartenance. La science moderne prouve le mouvement en marchant, manifeste sa rationalité en l'exerçant. En procédant ainsi, elle fait *comme si* elle savait (ce qui est le cas de Quine, mais certainement pas de l'immense majorité des savants) que l'étude thématique de ses propres conditions de possibilité épistémologiques devait l'entraîner dans une recherche sans fin et l'éloigner de ses propres objectifs. En termes familiers : son refus de philosopher est constitutif, qu'il soit conscient ou non, qu'il ait ou non l'occasion de s'exprimer.

Le refus de la prise en compte de l'autonomisation du rationnel est moins justifiable, mais tout aussi possible et largement pratiqué, dans les disciplines appelées au sens large « sciences humaines », parce que les résultats mêmes de la recherche dépendent de la conception de la « rationalité » injectée dans le circuit complexe des hypothèses, enquêtes, épreuves et contre-épreuves. En mathématiques, physique, chimie et même biologie, il importe peu que la rationalité du rationnel reste à l'arrière-plan, puisque cette notion – même si elle est normative – n'intervient directement, en tant que telle, ni dans les équations, ni dans les formules, les expériences, etc. En revanche, malgré tous les efforts de l'économie, de la sociométrie et de la psychologie expérimentale pour quantifier leurs données et objectiver leurs opérations, la lecture des résultats – si rigoureux soient-ils – est soumise à une marge d'indétermination et d'interprétation infiniment supérieure à celles qui subsistent inévitablement dans les sciences exactes. Un sondage d'opinion, par exemple, a beau être réalisé avec la plus grande rigueur mathématique et pratique (mise en œuvre de l'analyse factorielle, étalonnage systématique, sérieux des enquêteurs, etc.), son contexte d'apparition et sa « destination » sont lestés d'un poids non négligeable d'incertitudes qui vont surdéterminer sa « rationalité ». S'agit-il même seulement d'incertitudes ? Si un sondage n'est pas *interprété*, il vient se ranger dans des colonnes de chiffres

1. Voir Jean LADRIÈRE, *op. cit.*, pp. 39-41.

à côté d'autres chiffres. Or, il doit être *lu* en fonction d'intentions au sens large : sinon celles des sujets interrogés, du moins les objectifs des auteurs du sondage. Une notion comme la rentabilité va entrer en ligne de compte à propos de la commande de l'enquête. Pourra-t-on éviter les questions de ce genre : « Ce sondage est-il le plus rationnel sous prétexte qu'il est le plus rentable ? Comment définir la rentabilité elle-même en ce domaine ?... » Par quelque bout que l'on prenne le problème, on est obligé, ainsi que le souligne récemment Jon Elster, de faire intervenir dans les sciences sociales des explications *intentionnelles* et pas seulement *fonctionnelles*, comme c'est encore le cas en biologie ¹.

Certes il existe un réductionnisme par lequel le behaviorisme, la biosociologie et leurs variantes prétendent nier cette distinction. Ce réductionnisme est la forme extrême, la plus scientiste, du refus de considérer l'« autonomisation » du rationnel. Il ne nous appartient pas de le critiquer du point de vue de la méthodologie et de la pratique des sciences sociales elles-mêmes : cette tâche a été plus que largement entamée par les spécialistes ². Ce que nous voudrions nous borner à rappeler, c'est que la présupposition que le réductionnisme refuse de faire globalement à propos de l'homme, il la fait *nolens volens* à propos des rats ou de toute autre population testée. Il définit lui-même les termes d'une mesure appliquée à des conduites dont la *rationalité de base* – fût-elle quantifiée – doit bien être définie. Même au niveau le plus élémentaire de la conduite des détours, il faut présupposer cette rationalité de base. L'attitude behavioriste qui projette sur tout objet une extériorité ou une neutralité absolues est elle-même l'absolutisation d'un projet d'objectivité qui refuse de se critiquer (et qui doit être, à nos yeux, d'autant plus suspect qu'il ne retient de la science que ses certitudes, non son sens critique). Merleau-Ponty avait déjà en son temps démonté ce mécanisme ³.

Mais si le réductionnisme mérite d'être réfuté, son importance ne doit pas être majorée : il ne représente qu'une périπέtie dans le mouvement scientifico-technique contemporain,

1. Jon ELSTER, *Ulysses and the Sirens*, Cambridge U. P., 1979, p. 1.

2. Voir *ibid.*, pp. 28-35. Voir l'excellente critique de la sociobiologie par Cl. LÉVI-STRAUSS, *Commentaire*, n° 15, automne 1981, pp. 365-372.

3. Dès *La Structure du comportement* (voir la note 2 de l'introduction, Maurice MERLEAU-PONTY, *La Structure du comportement*, Paris, P.U.F., 1942, pp. 2-3).

le symptôme d'un refus de penser le rationnel – dont la forme « noble » se retrouve dans le rationalisme. Symptôme aussi du fait que l'exercice de la rationalité devient plus complexe lorsqu'elle prend pour objet l'« animal rationnel » qu'est l'homme. Les apports les plus décisifs à la rationalisation des actions et des conduites n'ont pas été faits en négligeant cette complexité. Ainsi von Neumann et Morgenstern, dont on sait à quel point leur théorie des jeux a été importante en économie politique et dans les études stratégiques, analysent le « problème de la conduite rationnelle » au début de leur ouvrage, *Theory of Games and Economic Behavior*, en reconnaissant qu'il n'en existe aucun « traitement satisfaisant »¹. Pourquoi aborder cette question si elle est insoluble? Parce que toute théorie des jeux doit se fonder sur une supposition minimale : l'acceptation des règles par les joueurs et leur désir de gagner. En termes économiques : « Le consommateur désire obtenir un maximum d'utilité ou de satisfaction et l'entrepreneur un maximum de profits². » Alors que le profit est quantifié, la notion d'« utilité » peut paraître verbale. C'est pourquoi von Neumann et Morgenstern prennent la décision méthodologique de considérer que le but de *tous* les participants au « jeu » économique est l'argent. Un terme commun fonctionnant comme quantificateur universel est trouvé. Du coup, le problème de la rationalité des conduites, sans être tranché au fond, connaît une solution méthodologique suffisante pour le développement de la théorie des jeux : « L'individu qui cherche à obtenir ces *maxima* respectifs (de profits ou d'« utilité ») est également considéré comme agissant « rationnellement »³. »

On voit que, dans cette perspective, la rationalité devient une notion opératoire. Nous retrouvons une conception analogue dans la logique de la dissuasion : chacun est censé tenir à la vie et agir en conséquence, mais il suffit qu'un joueur soit emporté par une volonté suicidaire ou cède à une monstrueuse lubie pour que le savant équilibre des menaces et des « bluffs » s'écroule. Plus généralement, la position d'une telle convention paraît à la fois commode et logique dans l'ensemble des sciences sociales, où l'approche stratégique tend

1. J. VON NEUMANN et O. MORGENSTERN, *Theory of Games and Economic Behavior*, New York, Science Editions, 1964, p. 9.

2. Id., *ibid.*, p. 8.

3. *Ibid.*, p. 9.

à devenir la règle. C'est le fameux « principe de charité » cher à Donald Davidson. Ce principe consiste à supposer, en tant qu'hypothèse de travail, la « rationalité » de toute action proposée dans le champ de la recherche. Dans les termes économiques de von Neumann, cela voulait dire que tout « événement » provoqué par l'un des partenaires s'explique par son désir d'utilité ou de profit, c'est-à-dire d'argent. Dans la problématique de Davidson, cela veut dire, de manière plus compréhensive (parce qu'impliquant des intentions non quantifiées), que toute conduite d'apparence « irrationnelle » peut finalement s'expliquer au sein d'une stratégie plus complexe (les buts des partenaires pouvant être multiples, lointains, etc.)¹.

Si l'on ne peut que se féliciter de voir Davidson prendre conscience de la complexité des conduites humaines, en tirer les conséquences théoriques et critiquer sévèrement le réductionnisme de la psychologie expérimentale, il faut bien voir que sa « charité » s'avère à double tranchant. D'un côté, l'on refuse d'assimiler l'homme à un ensemble de « réponses » à des *stimuli* et de se contenter d'en donner les paramètres. De l'autre, on présente l'hypothèse stratégique comme la solution ultime parce que la plus compréhensive. On est donc conduit, avec Elster, sous prétexte de réfuter le behaviorisme, à penser l'homme comme une « machine maximalisant globalement » (*globally maximazing machine*) par opposition aux animaux (*locally maximazing machines*).

La question pour nous n'est pas de déterminer la vérité intrinsèque de cette thèse, mais de discerner « ce qui se passe » dans cette opération méthodologique, eu égard à la rationalité du rationnel. Tout d'abord, le « principe de charité » généralise l'approche stratégique. Quelle restriction du champ humain pour que la théorie de von Neumann puisse fonctionner (la réduction de l'homme à un « agent économique »)! Le « principe de charité » serait-il moins réducteur? À peine; il opère, lui aussi, une réduction, et plus universelle : celle de l'homme à un « agent stratégique » ou (en termes cybernétiques) à un opérateur d'optimisation, laissant de côté ou ne soupçonnant même pas la question de savoir si les liens de l'homme à d'autres dimensions (au sein du langage et dans le silence)

1. Voir Donald DAVIDSON, « Psychology as Philosophy », in J. GLOVER, *The Philosophy of Mind*, Oxford U. P., 1976, pp. 175-196; Jon ELSTER, *op. cit.*, pp. 154-155.

n'importent pas aussi. La rationalité de ces réductions est-elle la même que celle qui opère au départ, à titre d'« hypothèse de travail »? Elle porte, quoique implicitement, à une puissance supérieure, proprement philosophique, ce qui n'était initialement qu'une simple hypothèse. Opération emblématique de la rationalité scientifique contemporaine : rien de plus acceptable que sa « modestie » opératoire, compte tenu de la difficulté de se prononcer sur la rationalité en soi et pour soi ; mais rien de plus envahissant que cette vertu (autre version du « principe de charité ») dont le fonctionnement va tenir lieu de tout.

Cette analyse manifeste donc à la fois la *relativité* philosophique de la rationalité, dès que, exportée de la rigueur initiale de ses conditions logiques et épistémiques, elle est globalisée pour s'appliquer aux conduites humaines, et l'omniprésence, l'extrême puissance effectives de cette intelligence d'un type bien particulier : essentiellement *opératoire*. Nul ne sait, au fond, si celle-ci est vraiment la plus rationnelle. Peu importe : moins cette rationalité est interrogée en ses fondements (et, par conséquent, en ses limites), plus elle est prônée et pratiquée sans limites.

À ne considérer le rationnel que comme un nœud de relations autoréférées, on détourne complètement le regard de ce qu'on appelle classiquement ses « applications » où se révèlent tant d'effets de puissance. Ou plutôt, on s'applique à ne retenir de ces effets que ceux qui dénotent ou confirment l'efficace interne de la rationalité. Comment nier qu'on ait affaire alors à une opérativité souveraine en ses instances, essentiellement dans le domaine logico-mathématique? Cette puissance interne d'autorégulation était la seule qui fût sérieusement concédée par le rationalisme classique, lorsqu'il cessait de jeter les yeux vers l'idéal de la vérité pure. Lorsqu'une domination rationnelle plus extérieure était envisagée – par exemple, avec la « philosophie pratique » dont parle Descartes dans la VI^e partie du *Discours de la méthode* –, elle n'était pas encore vraiment détachée du modèle d'autorégulation : une rationalité axée sur le vrai, une vérité *index sui*.

On comprend mieux, dès lors, comment a pu se durcir l'antinomie relevée tout à l'heure entre la rationalisation du monde et l'impuissance de la raison. Celle-ci, sous la forme d'une faculté, substantialisait l'auto-anticipation que nous avons déjà reconnue comme constitutive de la rationalité :

elle en était une expression métaphysique privilégiée, sans plus. Celle-là se décentre vers une effectuation qui se poursuit indépendamment de son origine métaphysique et selon une logique bien à elle. On mesure également mieux cette tâche : comprendre la situation en pensant cette scission du rationnel.

Notre questionnement sur la puissance du rationnel ne partira pas plus d'une définition que ne le fait la pratique scientifique et technique aujourd'hui. Il recueillera le rationnel en ses résultats, tels qu'ils s'offrent dans le monde actuel. Et c'est seulement à partir d'une phénoménologie de cette puissance du rationnel (en son opérativité effective) que pourra s'opérer la distinction entre ses phases, sa généalogie.

Force est de constater que le Relationnel véridique ne rend compte, ni comme cause directe ni comme principe d'explication, de l'expansion de la puissance scientifico-technique¹. À moins de rejeter cette dernière dans les ténèbres extérieures – manichéisme bien peu philosophique –, on sera conduit à se demander si la Puissance (au sens moderne) ne met pas en jeu un type spécifique de rationalité et avec quoi ce type spécifique rompt par rapport à la rationalité en général ou au discours classique de vérité (aristotélicien ou thomiste). Ainsi la belle homogénéité de la rationalité va-t-elle se laisser traverser par une solution de continuité très radicale entre le véridique et l'opérateur, caractérisation encore insuffisante d'une césure – ou d'une révolution – dont les tenants et les aboutissants ontologiques, méthodologiques et scientifiques devront être approfondis².

Malheureusement, il n'est pas prouvé que la rationalité soit capable de s'élever à cette autodifférenciation critique par le seul jeu d'une argumentation ou d'une formalisation conformes à ses règles. L'expérience enseigne, au contraire, que la philosophie spontanée de la rationalité est une croyance qui redouble, en la fondant du côté subjectif, la vertu de jonction des adéquations objectives : croyance en la « valeur » de la raison, fût-ce à travers bien des doutes méthodologiques,

1. Cette carence se manifeste particulièrement dans le repliement sur soi par lequel la philosophie analytique se condamne le plus souvent au pointillisme. On s'y limite, par exemple, au « *practical reasoning* » d'un sujet, au réglage respectif de ses « attitudes proportionnelles » et de ses intentions supposées (voir la discussion d'une thèse de Donald DAVIDSON – « How is Weakness of the Will possible? » – par David CHARLES, « Rationality and irrationality », *The Aristotelian Society*, Londres, 1982-1983, pp. 191-212).

2. Voir *infra*, II, 1, « Les phases de la potentialisation ».

DOMINIQUE JANICAUD

La puissance du rationnel

La Puissance aujourd'hui : ni le savoir ni les machines, mais le dynamisme qui les connecte et dont un autre nom est la « techno-science ». Le rationnel : plus qu'une garantie de cohérence — l'organisation de cette expansion. Irréversible, universelle, de plus en plus autonome, cette nouvelle phase de la puissance du rationnel mène au bord de l'incalculable ; son processus tend à dépasser toute volonté humaine et investit jusqu'au langage.

Ce livre traite donc de la question la plus actuelle, la plus directement menaçante pour la vie et pour l'esprit : la dynamique de l'accroissement de la puissance. Il choisit d'éclairer les risques présents à partir d'une réflexion critique sur leurs origines rationnelles. Une phénoménologie du Complexe de Puissance s'y double d'une généalogie de sa rationalité. Interrogation en grande partie suscitée par Heidegger et reprise ici par un philosophe de tradition française.

En rupture avec le technicisme ambiant et toutes les formes de scientisme, y compris celle qui voudrait élever la Nouvelle Science à la hauteur d'un mythe, *La Puissance du rationnel* vient poser de front ces questions vitales : pourquoi la science a-t-elle été mise au service quasiment exclusif de la puissance ? comment éviter que la surpuissance ne capte toutes les ressources du rationnel ? y a-t-il encore des chances inédites à l'avant-garde de la pensée ?

Dominique Janicaud, auteur d'ouvrages sur Ravaisson, Hegel et Heidegger, est professeur de philosophie à l'université de Nice.



9 782070 703432



Extrait de la publication
85-III A 70343

ISBN 2-07-070343-6

Prix de lancement jusqu'au 31-8-85 130 FF tc

160 FF tc